

Allein in einer grossen Stadt

Le texte de cette chanson, extrêmement subtil de bout en bout, joue sur la récurrence de la syllabe "ei" qu'on entend dans allein et ein / eine - seule et un / une - les deux mots clés du texte.

Ainsi consonent au cours du texte, la solitude, l'être et le temps : allein, sein et Zeit.

Tout le texte se déroule par accumulation de "und / et" qui donnent à entendre la fatalité d'un déroulement, l'inexorable fin.

Un autre mot, impossible à traduire toujours de la même façon, et très lourd en français, le mot "pourtant" : le petit "doch" en allemand, scande le texte qui s'organise comme une succession de quasi paradoxes, de surprises, d'événements qui, en apparence, ne se déroulent pas comme prévu.

C'est la tension de ces deux mots "doch" et "und" qui donne à sentir tout l'espoir ressenti par cette femme qui, pourtant, ne se fait pas - plus ? - d'illusion.

S'ajoutent à la tension créée par la cohabitation disséminée de *und* qui connote la fatalité et de *doch* qui, lui, connote son apparent contraire, l'imprévu, le parallélisme de deux expressions :

und man hat Angst, dass **er vorübergeht** und sucht bei andern ihn und bleibt **doch** seine Frau, **bis man ihm plötzlich gegenübersteht**.

Et on a peur de le laisser échapper, alors on le cherche dans d'autres, tout en restant sa femme, jusqu'au moment où on se retrouve face à lui pour de bon.

und **man nahm doch früher gern den Mund so voll** und **nun** stottert man **mit einem Mal**.

et nous qui, auparavant, aimions tant faire des phrases, voilà qu'on se met à bredouiller.

Man hat nur Angst, dass sie **vorübergeht** und denkt ganz leise heimlich an den ersten Streit, **bis man ihm plötzlich gegenübersteht**.

On a juste peur de le laisser échapper et on pense en secret, tout bas, à la première dispute, jusqu'au moment où on se retrouve face à elle pour de bon.

und **er nahm doch früher nie den Mund so voll** und **nun** schreit er so **mit einem Mal**.

et lui qui n'avait jamais beaucoup aimé parler, voilà qu'il se met à crier.

Les verbes *vorübergeht* et *gegenübersteht* sont répétés, mais le sujet pour le premier et l'objet pour le deuxième change : c'est un renversement de perspective :

Dans la première occurrence de *vorübergeht*, la femme seule a peur de laisser échapper l'homme de sa vie, dans la deuxième occurrence, elle craint de laisser passer la magie d'un instant qu'elle sait éphémère : en d'autres termes, homme et instant ne faisant qu'un, l'homme lui échappera comme échappe l'instant de bonheur.

gegenübersteht a d'abord pour objet l'homme de sa vie, puis la dispute - *der Streit* - mot masculin en allemand, comme si l'auteur identifiait homme et discorde.

Elle se retrouve face à l'homme de sa vie, puis face à une première dispute. Elle a peur de laisser échapper l'homme de sa vie, puis l'instant magique que la présence de cet homme lui permet de vivre.

Dans la cas du face à face, il y a un complet renversement : on passe du magique à l'inferral, du positif au négatif.

La fatalité de l'instant éphémère qui échappe, quoi qu'on fasse, anticipe le renversement de sens du face à face, le donnant ainsi à sentir comme inéluctable.

Tous les mots qui contiennent la syllabe *ei* sont explicitement ou implicitement féminins :

Zeit, *allein*, *einer grossen Stadt*, le verbe *sein* a pour sujet la femme.

Le désir - *die Sehnsucht* - La peur - *die Angst*- et le monde de cette femme - *die Welt* - sont tous les trois également des vocables féminins.

Tous les vocables qui mettent en jeu l'homme dans le désir que la femme en a, puis dans ce qui se joue entre eux, sont masculins, contrairement au français ce qui rend intraduisible le réseau dans lequel s'intrique la fatalité du masculin et la fragilité du féminin.

der Mann, *nach dem man Sehnsucht hat* / l'homme que l'on désire
den Mund / la bouche
sein Blick / son regard
an den ersten Streit / à la première dispute
Schluss / la fin

La domination de l'homme est subtilement marquée par l'emploi du pronom *einen* pour désigner la femme et ses semblables, *einen* étant décliné au masculin en allemand, bien qu'il désigne tout le monde et n'importe qui. (C'est le nous de généralisation du français.)

On notera pour conclure la subtilité de la tournure : *eine Welt stürzt ein*. / Un monde s'effondre.

Ce monde, féminin en allemand, c'est le monde de cette femme blessée qui retourne à sa solitude première.

Le texte ne dit pas le monde, mais bien un monde, celui de cette femme, et le repli sur soi qu'implique son effondrement, son tassement en quelque sorte, est suggéré par la particule séparable *ein*, ce qui donne l'assonance *eine / ein*, comme si le langage suggérait là l'inexorabilité de l'événement, tout en donnant à entendre en sourdine, au niveau du signifié, l'impossible co-présence du féminin - *eine* - et du masculin *ein* qu'on ne peut s'empêcher d'entendre dans la particule *ein* identique à *ein* article indéfini masculin.

A contrario, le signifiant *ein*, à la fois article indéfini et particule séparable, donne aussi à penser que la nuance d'entrée, propre à la particule *ein*, sert à suggérer l'intrusion du masculin

dans le féminin, le monde de cette femme, comme si, même l'ayant quittée, l'homme ne cessait de l'habiter : eine finit par ein, le masculin l'emporte sur le féminin, en quelque sorte.

*ein*stürzen / s'effondrer est construit sur la base du verbe stürzen / chuter auquel on ajoute la particule ein qui exprime l'idée que ce qui s'effondre rentre en soi, s'imbrique, en se tassant.

On l'aura compris : le texte de cette chanson est génial.

Marlene Dietrich l'interprète avec une sensibilité extraordinaire.

Au lieu de pousser la note en la faisant résonner longuement, elle préfère un chanter-parler : elle nous parle, nous met dans la confiance.

Ute Lemper a donné, elle aussi, une brillante interprétation de *Allein in einer grossen Stadt*, mais en s'attardant sur les notes : la chanson gagne en musicalité, l'accompagnement tire vers un jazz bon teint qui dédramatise la version originale.

Le swing s'accommode mal du tragique si bien rendu par le chanter-parler de Marlene Dietrich.

Ute Lemper parvient à accentuer les émotions - solitude, joie, puis déception et solitude à nouveau - mais au détriment de ce qui ressort du texte que Marlene suit pour ainsi dire à la lettre : elle chante cette chanson en femme qui sait de quoi elle parle, en femme qui parle depuis la fin, mais qui chante malgré tout.

Dans cette chanson, elle s'adresse à toutes les femmes, mais un homme ne peut rester insensible à cette beauté presque hautaine qui dit dans la même chanson le bonheur et le malheur que c'est d'aimer.

Je tiens cette chanson pour un des plus grands moments de la musique du vingtième siècle.

Jean-Michel Guyot
28 mars 2012